



Archives par mot-clef : *Les Presses du Réel*

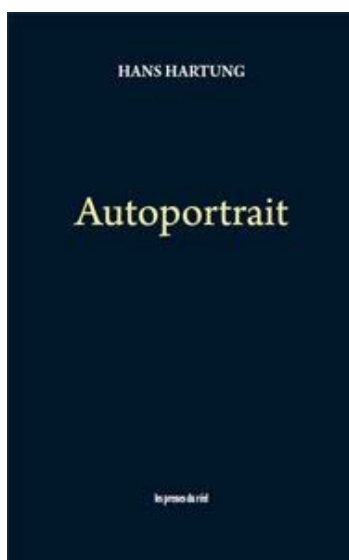
07 septembre 2017, par [Stéphane Guégan](#)

NOUS MARCHIONS DANS L'INCONNU



Hartung revient, cela saute aux yeux. Expositions, marché de l'art, publications, les signes s'accumulent, se précisent. Un nouveau bond de popularité s'annoncerait-il ? Ce serait le troisième. Hans Hartung (1904-1989) connu le premier au sortir de l'Occupation allemande, il couronnait son attitude patriotique, on y revient plus bas, et l'explosif de sa peinture d'action. La Libération investit d'une aura positive tous ceux qui symbolisent alors l'art dégénéré que les nazis les plus bornés avaient pris en

grippe. Faut-il rappeler que Goebbels avait une dilection particulière pour l'expressionnisme allemand et la frénésie de Munch? Évoquer le cas de Nolde, partisan du National socialisme de la première heure ? Ce genre de petits détails, bien sûr, n'arrêtent pas le Paris des années 1944-1947, plus soucieux d'excommunier ceux qui se sont mal conduits, de même qu'une bonne part de la peinture figurative, fautive, elle, de se fossiliser aux portes de l'inconnu. Hartung, lui, avait franchi le pas. En février 1947, Lydia Conti présente 13 de ses peintures les plus ardentes dans sa galerie parisienne... Dix ans plus tôt, on le prenait encore pour un clone de Mirò et de Kandinsky, un tachiste parmi d'autres. Un article de 1938 parle du « balai ivre » de ce « troublant amateur de désordre », comme en écho à la réception du *Sardanapale* de Delacroix. Le temps a donc joué rapidement en faveur du peintre qu'on percevait déjà, en 1947, comme un des précurseurs des combats du jour. L'abstraction lyrique, la peinture informelle, au temps du si frondé plan Marshall, ne saurait passer pour la pâle copie, l'ersatz de l'expressionnisme abstrait américain. À l'inverse, Hartung s'exporte.

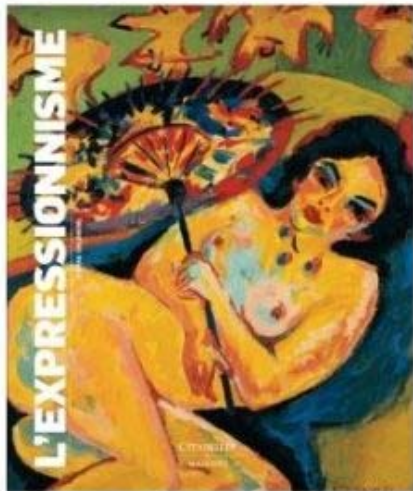


Plus personne ne stoppera le processus de starisation, et surtout pas Hans, qui aime à recevoir les jeunes et jouer les gourous. En outre, le héros de guerre impressionne, de sorte que sa célébrité, avec l'appui désormais des grands musées, atteint le zénith sous De Gaulle et Pompidou. Ne manquait qu'une bonne biographie à cette fatale ascension. Françoise Verny, qui a du nez, demande alors à la journaliste Monique Lefebvre d'interviewer le peintre auréolé de toutes les gloires. *Autoportrait*, sous un titre un peu trompeur, on l'a compris, paraît en 1976. Le projet s'inscrit donc dans la dynamique que nous avons dite, et conforte, écrit Thomas Schlessler, « cette idée de primauté ». Le directeur de la Fondation Hartung-Bergman vient d'en diriger la réédition. Elle s'imposait à un double titre. La première version, peu soignée, répétitive, sent trop le travail journalistique. Les recensions les plus magnanimes, en 1976, pratiquent la pirouette. Bernard Noël compare ainsi *Autoportrait* à

la peinture d'Hartung, une suite de gestes plus que de phrases. Nous disposons désormais

d'un tout autre livre. On parlerait volontiers de lecture augmentée tant le texte, inchangé, gagne à son appareil de notes, copieux et concis. Rien de superflu dans ces multiples éclairages. Ils se justifient dès que le peintre, qui ne craint pas l'approximation et l'affabulation, déroule le fil d'une vie, il est vrai, chargée en romanesque. Naître à Leipzig, en 1904, dans un milieu de médecins, implique, au départ, maintes concessions à la morale protestante et aux impératifs professionnels. Hartung n'est admis à l'Académie des Beaux-Arts que son bachot en poche.

Dès 1926, tout s'accélère pourtant. Paris magnétise cet Allemand qui se dit lui-même « entêté, absolu, excessif ». Le peintre André Lhote l'accepte parmi ses élèves. Mais Hartung ressent vite l'appel d'alcools plus forts que le post-cubisme *NRF*. Dans les années 30, on l'a dit, ses fulgurances d'homme pressé inquiètent la critique et lui gagnent l'estime d'un Zervos. La suite, on la connaît déjà... *Autoportrait* est aussi la photographie plutôt nette d'un XXe siècle particulièrement turbulent. L'épisode de la guerre se détache, bien sûr. Hartung, toujours allemand en 1939, rejoint la Légion étrangère. Par la suite, il passe en zone libre et vit d'abord, au fin fond du Lot, auprès du sculpteur Julio Gonzalez, dont il a épousé la fille. Puis il passe en Espagne et croupit, un moment, dans les prisons de Franco. Sous la pression américaine, il est libéré et rejoint l'Afrique du Nord pour se battre sous l'étoile de la France libre. Il est des vies moins remplies, moins exposées... La nouvelle version d'*Autoportrait* nettoie cette épopée de son incurie éditoriale première et des scories flatteuses de la mémoire.



On y lit que le jeune Hans, en plus de Rembrandt et Corinth, vouait une admiration infinie aux expressionnistes allemands et notamment à leur pratique de la gravure sur bois, le *nec plus ultra* du primitif dont l'avant-garde européenne s'éprend des deux côtés du Rhin. Car Itzhak Goldberg, qui leur consacre une somme, sait que Kirchner, Pechstein, Heckel, Nolde et quelques autres, à partir de 1905, pratiquent un art nourri des tentatives les plus sauvages de Gauguin, Munch et Van Gogh, ce Vincent un peu fou qu'on aimera vite germaniser au nom de la fraternité du Nord. Les peintres de la *Brücke*, de

fait, communient dans le culte de l'énergie primale et l'objectif d'un monde remodelé aux couleurs de la volonté, double attrait aux yeux des enfants de Schopenhauer et Nietzsche, le futur Goebbels compris. « Nous voulons une liberté d'action et de vie face aux puissances anciennes établies. » Spontanéité et authenticité prennent valeur de mots d'ordre. Pareil souffle révolutionnaire, la peinture ne pouvait le combler à elle seule. Itzhak Goldberg sait entraîner son lecteur vers d'autres régions du vitalisme expressionniste. Il nous rappelle que l'idéal du « travail collectif » les distingue des Fauves. À l'évidence, la sculpture, taille directe et coloration totémique, contient aussi l'espoir d'une tribalisation possible de l'existence. On ne s'ennuyait pas dans l'atelier de Kirchner et consorts. Les modèles noirs y agitaient le piment de la « brûlante Afrique » (Baudelaire)... Le génial Franz Marc à part, les membres du *Cavalier bleu* semblent de plus sages soldats de la modernité. Kandinsky et Macke, on le sait, se voyaient, et même se peignaient, en saint Georges de la peinture de l'âme. C'est l'autre versant de la montagne sacrée que Goldberg nous propose d'embrasser de son vaste regard et depuis l'ample iconographie de son livre. L'histoire de l'expressionnisme allemand, en ses deux foyers et deux poétiques, ne s'arrête pas, d'ailleurs, à celle de ses acteurs. Goldberg en fouille aussi les avatars et les effets jusqu'à New York, Paris et à l'Allemagne de la fin des années 1970 (Lüpertz, Fetting...). Là renaît la flamme, je m'en souviens, hors de toute naïveté primitiviste. Il serait bon qu'un musée français consacrat enfin une exposition à cette *bad painting made in Germany* qui nous semblait si préférable aux éteignoirs de la scène française. But that's another story.

Hans Hartung, *Autoportrait*, sous la direction de Thomas Schlessler, Les Presses du Réel, 16€

Itzhak Goldberg, *Expressionnisme*, Les Grands mouvements, Citadelles et Mazenod, 189€.